



HAL
open science

Introduction. Depuis les marges

Emmanuelle Chapron

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. Introduction. Depuis les marges. Cécile Capot. Marges et marginalia, du Moyen Âge à aujourd'hui, Ecole nationale des chartes, 2020. hal-03141165

HAL Id: hal-03141165

<https://hal.science/hal-03141165>

Submitted on 10 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuelle Chapron, « Depuis les marges », introduction à Cécile Capot (éd.), *Marges et marginalia. Du Moyen Âge à aujourd'hui*, Paris, École des chartes, 2020 [mis en ligne le 23 décembre 2020].

Volume en ligne : <http://www.chartes.psl.eu/fr/rubrique-publications/marges-marginalia-du-moyen-age-aujourd-hui>

Depuis les marges

Emmanuelle Chapron

— Passons au format, dit Vallette. On aurait peut-être dû commencer par là.

— M'est égal. — Je m'en f...

— Pardon, dit Aurier. Il faut de l'air, des marges, de belles marges. Il faut que le texte ait la possibilité de se mouvoir sur le papier.

(Jules Renard, *Journal*, 1889)

Dans la jolie formule que Jules Renard prête au poète Gabriel Aurier, l'un des fondateurs en 1889 du *Mercur de France*, la marge n'est pas un simple blanc destiné à protéger et à mettre en valeur le texte qu'il entoure. C'est la berge sur laquelle le texte pourrait déborder s'il sortait de ses colonnes, une respiration pour l'œil du lecteur – « il faut de l'air ». De la marge de manœuvre à la marge de sécurité, en passant par la marge bénéficiaire, nombreuses sont les locutions familières qui pointent la marge comme l'espace d'un *bougé*, un endroit accueillant et dynamique, un lieu où les choses ne sont pas encore écrites et où peut rebondir la pensée.

Cette perspective sur la marge explique la fortune du terme dans la recherche récente en sciences humaines et sociales. La marge n'y est plus considérée comme une périphérie subordonnée au centre, mais comme un espace original, doté de qualités propres. Depuis les années 1990, le syntagme « aux marges de » est ainsi devenu un élément assez courant des titres d'ouvrages en histoire, en sociologie ou en géographie, voire en littérature et en philosophie. Si le terme appartient depuis longtemps au vocabulaire de la géographie physique, la discipline géographique s'en est ressaisie pour critiquer le modèle centre/périphérie dominant dans les années 1980¹. En géographie urbaine, les marges de la ville – bidonvilles, jungles, friches, squats ou ZAD – font l'objet d'un regain d'intérêt. En sociologie ou en histoire, la suggestivité de la métaphore spatiale permet de renouveler ce que l'on considérait autrefois comme des réalités « en marge » ou des « marginalités ». Elle invite à les aborder comme des fronts de compréhension du fonctionnement de nos sociétés passées et présentes et, plus particulièrement, des formes anciennes ou nouvelles d'exercice de la

¹ Samuel Depraz, *La France des marges. Géographie des espaces « autres »*, Paris, 2017. Je remercie Christine Bénévent (École nationale des chartes) pour sa relecture et ses précieuses suggestions.

domination sociale, économique ou symbolique, comme celles qui se jouent aux limites de l'emploi salarié traditionnel ou des pratiques thérapeutiques légitimes².

Si les recherches présentées dans ce volume s'inscrivent dans une tradition plus ancienne d'étude des textes et des supports de la culture écrite, elles ne sont pas complètement étrangères à cette veine. Aux organisatrices de la journée d'étude du 16 juin 2016, qui représentait la première manifestation scientifique organisée en commun par les doctorantes et doctorants de l'École nationale des chartes et de l'École pratique des hautes études³, le thème de la marge est apparu comme le plus transversal à des recherches très diverses d'un point de vue disciplinaire, chronologique et thématique. Transversal, mais aussi réellement heuristique : dans son ensemble, le dossier témoigne des vertus du mouvement qui consiste à passer de l'annotation ou de l'ornementation marginale comme source et comme objet d'étude, au regard sur la marge comme entrée méthodologique pour repenser les formes de production et d'appropriation des matériaux écrits. Il s'agit aussi, ce faisant, de bousculer nos constructions disciplinaires et le type de recherches qu'elles s'assignent, de se placer sur les bords pour regarder le centre et de remettre dans la lumière des réalités occultées⁴.

La constitution du dossier elle-même témoigne de cette volonté de ne pas rester dans le cadre tranquille des partitions autorisées. De l'une à l'autre, les contributions obligent le lecteur à une grande mobilité et disponibilité d'esprit. Certes, la culture écrite domine le dossier, mais le lecteur y découvrira aussi des histoires de plafonds peints médiévaux, dont on se demandera s'ils peuvent être envisagés comme les marges des murs qu'ils recouvrent. Évidemment, à l'intérieur de la culture écrite, les *codices* manuscrits et les ouvrages imprimés se taillent la part du lion, mais il est aussi question de billets de banque, étudiés comme des objets inscrits. Si l'époque médiévale et, secondairement, la période contemporaine sont les mieux représentées, moyennant un rapide passage par le XVIII^e siècle de Montesquieu, l'étude des *marginalia* ouvre sur des jointures temporelles originales, lorsqu'un lecteur de la Renaissance annote un poème des années 1235 sur un manuscrit de la toute fin du XV^e siècle. Les échelles d'analyse varient du manuscrit unique à la bibliothèque entière, en passant par le corpus d'auteur ou des exemplaires d'une même œuvre. Enfin, l'écart japonais permet de conjurer l'eurocentrisme en suggérant de passionnantes comparaisons entre les cultures graphiques de ces deux aires géographiques. Aux articles issus des communications présentées lors de la journée d'étude par un certain nombre de doctorants et jeunes docteurs, s'ajoutent des articles plus brefs, destinés à éclairer les posters produits par d'autres participants à cette manifestation.

² Olivier Faure, *Aux marges de la médecine. Santé et souci de soi. France XIX^e siècle*, Aix-en-Provence, 2015. L'emploi à l'épreuve de ses marges, dossier de la *Revue française de socio-économie*, t. 17-2, 2016.

³ La journée d'étude, organisée par les doctorantes Cécile Capot (EPHE-EFEO-ENC) et Tiphaine-Cécile Foucher (ENC), s'intitulait « Marges et *marginalia* ». Elle a présenté onze communications et cinq posters de doctorants et jeunes docteurs. Ces jeunes chercheurs ont pour la plupart prolongé l'exercice scientifique en écrivant les articles réunis dans ce volume, dirigé par Cécile Capot.

⁴ Voir par exemple la démarche de Charlotte Guichard qui, en s'intéressant aux graffitis, fait retour sur les usages sociaux et la conception même de l'œuvre d'art (*Graffitis. Inscrire son nom à Rome, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, 2014).

L'espace de la marge

Cette diversité d'objets n'efface pas une réelle unité dans le traitement de la question, qui se manifeste par trois grands ensembles de réflexions, dont le premier concerne l'espace de la marge. Les contributions invitent en effet à réfléchir à la « fabrique de la marge » sans la penser uniquement, par défaut, comme ce qui n'est pas occupé par le texte ou comme un résidu coincé aux frontières physiques du support.

L'usage du mot marge, du latin *margo (-inis)* qui signifie limite, bordure, frontière, s'est répandu avec la propagation de l'écrit, à l'époque de l'intensification et de la diversification de la production écrite qui touche tout l'Occident latin aux XII^e et XIII^e siècles⁵. La contribution de Gaétan Rappo rappelle opportunément, *a contrario*, combien l'habitude de la marge est fille de la culture du *codex* et de la pratique de la réglure qui délimite les espaces à écrire et ceux qui devront rester vierges. Sur les rouleaux qui nous ont transmis l'œuvre du moine japonais Monkan, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, c'est le verso des feuillets qui joue le rôle de marge, alors que l'écriture occupe l'essentiel de l'espace disponible au recto. La différence objective de qualité entre les deux faces contribue à la hiérarchisation des écritures, tout comme le fait la réglure : le verso est un espace secondaire, réservé aux commentaires ou aux annotations qui n'ont pas la même dignité que le texte principal.

Dans le monde du *codex* occidental, la présence d'une marge ne signifie pas pour autant l'existence d'un espace inscriptible. Certains enlumineurs de la fin du Moyen Âge manifestent une sorte d'« horreur du vide » qui les pousse à occuper l'intégralité de l'espace marginal, à l'instar de Jean Colombe dont Noémie Marijon étudie l'œuvre picturale à travers deux livres d'Heures. À la Renaissance, la page des Bibles glosées est pleine et compacte, comme l'est encore celle du dictionnaire de Bayle au début du XVIII^e siècle⁶. Face à ces marges combles, les lecteurs n'ont parfois d'autre solution que d'interfolier leurs exemplaires pour reconstituer un espace à eux. Ainsi la genèse de la page comme unité matérielle et intellectuelle s'est-elle longtemps faite en tirant la marge à soi. Mais à partir du XVII^e siècle, les blancs latéraux regagnent du terrain : les auteurs réclament de « belles marges » pour leurs ouvrages, en même temps que l'alinéa pénètre les textes, que les caractères typographiques s'affinent, que les pages de faux titre et de garde se généralisent. Même si le coût du papier limite parfois ces velléités, « aucun doute », pour reprendre la célèbre formule de Roger Laufer, « le blanc gagne sur le noir »⁷. Ces considérations esthétiques se combinent à des habitudes d'annotation fortement ancrées dans les milieux scolaires, savants et administratifs. Les lecteurs apprécient les marges généreuses qu'ils peuvent annoter à loisir. C'est à cette époque que Furetière définit le terme, dans le *Dictionnaire universel* (1690), comme un « blanc qu'on laisse à chaque côté d'une page écrite, ou imprimée, pour mettre quelques notes ou apostilles »⁸. Il

⁵ Sur le versant des écritures pragmatiques, Paul Bertrand, *Les écritures ordinaires : sociologie d'un temps de révolution documentaire (entre royaume de France et Empire, 1250-1350)*, Paris, 2015.

⁶ Anthony Grafton, *Les origines tragiques de l'érudition : une histoire de la note en bas de page*, traduit de l'anglais par Pierre Antoine Fabre, Paris, 1998 et *La page : de l'Antiquité à l'ère du numérique (histoire, usages, esthétiques)*, Paris, 2015.

⁷ Roger Laufer, « Les espaces du livre », dans *Histoire de l'édition française*, dir. Roger Chartier et Henri-Jean Martin, Paris, 1984 ; rééd. Paris, 1990, t. II, p. 156-172. Voir aussi Henri-Jean Martin, *La naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris, 2000.

⁸ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts...*, La Haye, 1690, n.p.

faut sortir du domaine du livre pour apprécier toute l'étendue de ces « cultures de la marge » qui conduisent officiers et lettrés à aménager eux-mêmes de larges marges sur leurs papiers de travail, en pliant le feuillet en deux zones plus ou moins égales. Dans cette disposition dite « à mi-marge », la colonne de droite est souvent réservée à la rédaction des mémoires administratifs et savants, tandis que celle de gauche accueille les ajouts et les corrections⁹.

Au XIX^e siècle, l'industrialisation de la production imprimée contribue à la formalisation de l'espace de la marge. Les typographes travaillent alors à la dimension esthétique de la marge : les rapports géométriques inspirés de la tradition grecque du nombre d'or cèdent la place à différentes modélisations qui reposent presque toutes sur une différence harmonieuse entre le grand fond et le blanc de pied d'une part, le petit fond et le blanc de tête d'autre part¹⁰. La normalisation des marges va de pair avec le disciplinement de leur usage. Dans les cahiers d'écolier dont le brevet est déposé par Jean-Alexandre Seyès en 1892 – cousins de ce cahier qui sert à tenir le catalogue de la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient étudié par Cécile Capot – la marge est matérialisée par une ligne verticale rouge à gauche de la page. C'est le territoire de l'enseignant, dans lequel l'élève ne peut pénétrer que pour corriger ses erreurs (avec un stylo bille vert après les années cinquante). Mais dans les années vingt, cette marge normalisée est souvent élargie de quelques carreaux par un trait vertical tracé à la main, de manière à laisser plus d'espace à l'enseignant¹¹.

L'occupation des marges

Comme le montre ce dernier exemple, la marge ne se définit pas uniquement par les limites physiques qui lui sont assignées. C'est un espace indéfini, dont l'usage et les frontières sont négociés par les différents acteurs qui interviennent sur le livre – copiste, enlumineur, typographe, lecteur. Le second ensemble de questions concerne ainsi les formes d'occupation de la marge.

À rebours d'une représentation ancillaire de la marge, plusieurs contributions affirment d'abord la possibilité d'un territoire « autre », autonome, organisé selon ses règles propres, non réductible au sens du texte qu'elle entoure, suivant en cela la forte proposition méthodologique de Jean Wirth au sujet des marges à drôleries des manuscrits gothiques¹². En admettant que l'on puisse considérer le plafond peint des demeures médiévales comme une marge des murs de la pièce, on peut constater que les motifs présents sur le premier n'ont pas de rapport évident avec l'ornementation des seconds (Laura Ceccantini et Delphine Grenet). Dans les livres d'Heures décorés dans l'atelier de Jean Colombe à la fin du XV^e siècle, les miniatures situées dans les marges latérales ou inférieures du manuscrit ne renvoient pas

⁹ Cette pratique s'observe dans les documents de gestion depuis le XIII^e siècle (P. Bertrand, *Les écritures ordinaires...*, p. 159). Pour les milieux savants, voir Claire Bustarret, « De l'écritoire au laboratoire. Le papier comme instrument de travail au XVIII^e siècle », dans *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII^e siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*, éd. Emmanuelle Chapron et François Pugnière, Paris, 2019, p. 23-46, à la p. 29.

¹⁰ Massin, « Marge », dans *Dictionnaire encyclopédique du livre*, éd. Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer, Paris, 2005, t. II, p. 883-884.

¹¹ Brigitte Dancel, « Le cahier d'élève : approche historique », dans *Repères. Recherches en didactique du français langue maternelle*, t. 22, 2000, p. 121-134, à la p. 131.

¹² Jean Wirth, *Les marges à drôleries des manuscrits gothiques (1250-1350)*, avec la collaboration d'Isabelle Engammarre, Paris, 2008.

directement aux prières ou aux extraits bibliques. Pourtant, comme le remarque justement Noémie Marijon, la juxtaposition des images principales et du cycle véterotestamentaire des marges produit des « rebonds iconographiques », des rencontres qui, pour fortuites qu'elles sont, peuvent créer des effets de sens pour le lecteur. Le cas de la *Grande chronique de Normandie* étudié par Ismérie Triquet est parfaitement représentatif de cette dynamique interprétative. Alors que le texte, rédigé à la fin du XIV^e siècle, exalte la puissance du monde anglo-normand, les enluminures du manuscrit réalisé vers 1460 pour les échevins de Rouen réintroduisent une subtile déclaration de fidélité à la monarchie française, par le choix et la hiérarchie des blasons figurant dans les marges.

Plus souvent, la marge apparaît sans ambiguïté comme un espace de réponse aux propos du texte. Plusieurs contributions s'inscrivent dans une tradition d'études désormais solidement ancrée, celle de l'étude des *marginalia*, qui s'est développée en Angleterre depuis une quarantaine d'années autour de l'édition des notes marginales du poète et critique Samuel Coleridge, en Italie dans les milieux philologiques, puis plus récemment en France¹³. L'attention portée aux notes marginales a permis de sortir l'histoire de la lecture d'une double aporie : d'une part celle qui postulait, à travers l'étude des bibliothèques, que les individus lisaient les livres qu'ils possédaient, sans que l'on puisse documenter la manière dont ils les lisaient ; d'autre part celle qui confondait les compétences des lecteurs avec la représentation que les imprimeurs-libraires s'en faisaient et qu'ils traduisaient en dispositifs typographiques particuliers. Si elle est un signe non équivoque de lecture, la note marginale reste un indice qu'il faut interpréter avec prudence. Elle atteste d'une modalité particulière de l'appropriation des textes, médiatisée par un geste d'écriture dans lequel l'individu décline à son usage des pratiques profondément normées, fruit de socialisations passées et présentes (celles du *scriptorium*, des collèges d'Ancien Régime, du monde savant, etc.) qui énoncent la bonne manière de « lire plume à la main ». Témoignant de la capitalisation des réflexions sur la question, les contributions avancent avec toutes les précautions méthodologiques requises, en faisant bon usage des outils de la philologie, de la paléographie et de la codicologie pour faire l'inventaire des mains, proposer une datation des interventions, dresser une typologie des annotations (muettes ou discursives) et des fonctions de la note (signaler, préciser, corriger, commenter, etc.).

Deux pistes de travail émergent. Avec la première, l'étude des notes marginales permet de faire émerger des « communautés interprétatives », c'est-à-dire de mettre au jour un ensemble de pratiques de lecture et de normes d'interprétation partagées par un groupe¹⁴. Depuis plus de vingt ans, les travaux pionniers de Jean-Marc Chatelain, d'Ann Moss et d'Ann Blair ont permis de reconstituer les manières de travailler des milieux humanistes, pour lesquels annotations marginales et recueils de lieux communs constituent des outils

¹³ Voir la synthèse désormais classique d'Heather J. Jackson, une des éditrices des notes de Coleridge, *Marginalia : Readers Writing in Books*, New Haven, Londres, 2001. Emmanuelle Chapron, « Lire plume à la main. Lire et écrire à l'époque moderne à travers les ouvrages annotés du fonds ancien du Centre culturel irlandais de Paris », dans *Revue française d'histoire du livre*, t. 131, 2010, p. 45-68.

¹⁴ Sur la notion proposée par Stanley Fish en 1976 et sur les critiques auxquelles elle a donné lieu, voir Valérie Madgelaine-Andrianjafitrimo et Bernard Idelson, « Communauté interprétative », dans *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, en ligne : <http://publictionnaire.humanum.fr/notice/communaute-interpretative>.

d'organisation des fruits de la lecture¹⁵. Les recherches rassemblées ici fournissent des aperçus convaincants sur des corpus plus restreints. Au XIII^e siècle, les *marginalia* des lecteurs de la *Vie des pères* semblent indiquer qu'ils lisaient ce recueil de contes exemplaires d'une manière conforme aux visées moralisatrices de l'auteur (Daniela Mariani). Tout au moins la mise en évidence des sentences morales par des accolades, des manchettes ou quelques mots de commentaire, montre-t-elle que les lecteurs avaient assimilé les règles d'une lecture faite plume à la main pour faciliter l'incorporation des leçons du texte, même si l'absence d'annotations dans les parties narratives ne signifie pas qu'ils n'en avaient pas goûté le plaisir de la lecture. Cette congruence entre les *marginalia* et les visées didactiques du recueil n'empêche pas que les lecteurs aient pu exprimer, de manière marginale (dans les deux sens du terme), un certain esprit critique, assez clairement manifesté dans l'annotation anticléricale « un jour fut / or est autre » portée par un lecteur du XV^e siècle à propos des clercs reversant le produit de leurs dîmes à l'aumône des pauvres. Un autre exemple de ces communautés interprétatives est fourni par les notes portées au verso des manuscrits bouddhiques du moine Monkan. Si elles ne semblent pas différer beaucoup, dans leur nature, de leurs équivalents occidentaux, Gaétan Rappo souligne le rôle de ces inscriptions dans la structuration des lignées spirituelles qui constituent des sous-branches au sein des grandes écoles bouddhiques. Une partie des écrits au verso sont en effet produits au cours du processus long et complexe de l'initiation des disciples et permettent à ces derniers de se revendiquer de l'autorité d'un maître.

Dans la deuxième piste tracée par les contributions, les marges se présentent comme un espace de travail. La note n'y marque plus simplement l'adhésion ou le rejet du lecteur aux propos de l'auteur, mais se projette vers un autre texte en devenir, ce que Pierre-Marc de Biasi appelle la « vectorialité » de la note de travail¹⁶. Le récent ouvrage consacré par Gillian Pink aux *marginalia* de Voltaire a encore montré l'immense richesse des perspectives ouvertes par les annotations en général – du jeu avec la règle dans l'expression écrite des expériences de lecture, à la réfraction dans les marges de tout l'environnement matériel du lecteur et des conditions physiques de sa lecture – et par les annotations d'auteurs en particulier, qui posent la question de l'inscription des *marginalia* dans une généalogie de l'œuvre à venir¹⁷. Trois études de cas contribuent à cette réflexion. Un manuscrit annoté du *Tournoiement Antechrist* de Huon de Mery, étudié par Nicole Bergk Pinto, révèle les manières de travailler de l'humaniste Claude Fauchet, dont on a aussi conservé des carnets de notes. Les *marginalia* donnent à voir la façon dont l'humaniste, proche du cercle de la Pléiade et auteur d'un *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise* publié en 1581, relève les anciens mots français disparus qui pourraient venir enrichir la langue de son temps. L'étude proposée par Ekaterina Martemyanova nous conduit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. À une date indéterminée, l'archevêque d'Aix Jean Raymond de Boisgelin de Cucé a fait interfolier son exemplaire du

¹⁵ *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, t. 2 : *Le livre annoté*, éd. Jean-Marc Chatelain, 1999. Ann Moss, *Printed Commonplace-Books and the Structuring of Renaissance Thought*, Oxford, 1996. Ann Blair, *Too Much to Know : Managing Scholarly Information before the Modern Age*, New Haven, 2010.

¹⁶ Pierre-Marc de Biasi, « La notion de "carnet de travail" : le cas de Flaubert », dans *Carnets d'écrivains*, éd. Louis Hay, Paris, 1990, p. 23-56.

¹⁷ Gillian Pink, *Voltaire à l'ouvrage*, Paris, 2018.

traité *De l'esprit des lois* de Montesquieu (Londres, 1767)¹⁸. Dans un tête-à-tête dense et étroit avec le texte imprimé, le prélat éclairé y formule ses observations sur l'organisation administrative des provinces et la nature du pouvoir souverain, à la rencontre de ses réflexions théoriques et de sa pratique d'administrateur – depuis son accession au siège aixois, en 1771, il préside l'Assemblée générale des communautés de Provence où il se signale par ses initiatives en matière de philanthropie et d'aménagement du territoire¹⁹. On s'éloigne ici des *marginalia* pour assister au déploiement d'une œuvre à part entière, abritée entre les pages de l'ouvrage imprimé.

Enfin, ce n'est pas des plis d'un livre unique, mais des marges de toute une bibliothèque, qu'Hélène Sabatier fait surgir l'œuvre non publiée du critique d'art François Sabatier (1818-1891) sur l'histoire de la Sicile. Cette collection de plus de six mille volumes léguée à la ville de Montpellier se prête au moins à trois niveaux d'analyse²⁰. D'abord, l'étude des dédicaces et des marques d'hommage permet de tracer les contours d'une petite communauté internationale de chercheurs occupés à l'écriture d'une histoire de l'art de la Sicile, et de réévaluer la place non secondaire qu'y occupe Sabatier. Les *marginalia* témoignent ensuite du travail de l'historien de l'art et de l'usage qu'il fait de sa bibliothèque : les sources littéraires y sont confrontées aux observations de terrain, consignées sous forme de croquis et de plans dans les marges ; les notes prises pour préparer le voyage sont complétées au retour. Enfin, alors que les savants de la péninsule tentent de faire émerger une histoire « nationale » en se passant de leurs homologues étrangers, c'est dans les marges de ses ouvrages que Sabatier revendique la paternité de ses importantes découvertes (le relevé de la cité élyme d'Entella, l'attribution aux Normands du palais palermitain de la Zisa, la découverte des vases de Mazara), en un geste de réassurance pour lui-même et pour la postérité. Cet « *amico mio* » négligemment évoqué par son gendre Michele Amari dans sa *Storia dei Musulmani in Sicilia* (1854-1872), c'est bien « moi. v[oir] mes notes et croquis ».

La revanche des marges

Cette idée d'une « revanche des marges » affleure tout au long du volume et constitue la dernière ligne forte de l'ensemble. L'idée peut à nouveau s'entendre de plusieurs manières. Dans un livre aussi stimulant que critiqué, qui sert de point de départ à la réflexion de Laura Ceccantini et Delphine Grenet, l'historien d'art Michael Camille avait proposé de rassembler sous le terme de « marge » tous les supports figurés partageant certaines caractéristiques topographiques et iconographiques, notamment leur liberté de ton. Des singeries des manuscrits de la fin du Moyen Âge aux gargouilles des édifices religieux, des miséricordes des stalles aux plafonds peints, la marge est un espace de jeu dont la portée subversive, ou du moins de mise à l'épreuve de la norme, reste délicate à appréhender²¹.

¹⁸ L'ouvrage, conservé parmi les imprimés de la BNF (<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb324622327>), a été numérisé et est consultable sur Gallica.

¹⁹ François-Xavier Emmanuelli, « L'administration provinciale des États en Provence (XVI^e-XVIII^e siècle). Bilan provisoire », dans *Provence historique*, t. 239, 2010, p. 23-42.

²⁰ D'une manière comparable au travail réalisé par Jean-François Bert sur la bibliothèque de Marcel Mauss dans *L'Atelier de Marcel Mauss. Un anthropologue paradoxal*, Paris, 2012. Voir aussi le numéro *Bibliothèques et sciences sociales* de la revue *Les Études sociales*, t. 166-2, 2017.

²¹ Michael Camille, *Images dans les marges : aux limites de l'art médiéval*, Paris, 1997.

De manière plus évidente, la marge est toujours un espace de saillance. Les annotations et ornements latéraux sautent aux yeux mieux que ne le fait le texte. Cette propriété de la marge peut être mise au service du texte et accroître l'efficacité de sa manipulation : c'est le cas des *marginalia* imprimés, qui font ressortir les articulations et les principaux arguments du texte. Le catalogue de la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient fournit un exemple similaire. Comme le souligne Cécile Capot, les informations disposées dans la marge du catalogue sont celles qui comptent le plus pour un usage immédiat de la bibliothèque : cote, lieu de rangement, état manquant ou incomplet, prêt ou restitution de l'exemplaire. Leur positionnement permet d'attirer l'œil du lecteur, mais aussi de garantir leur actualité. De fait, ce sont aussi des informations flottantes, écrites au crayon pour pouvoir être modifiées sans toucher au noyau dur de la notice bibliographique. Cette complémentarité est également illustrée par la contribution de Mathieu Bidaux sur les billets de banque, dont la marge blanche n'a disparu qu'avec le passage à la monnaie unique. Si la marge avait pour fonction première de limiter le taux de billets défectueux après le passage de la presse à rogner, les bordures et les marges des billets de banque ont aussi été le support des différentes technologies qui garantissaient la sécurité des transactions durant toute la première moitié du XIX^e siècle. Ce n'est que dans la deuxième moitié du siècle, avec la mise en place du filigrane et la concentration des informations importantes au centre de la vignette, que bordures et marges sont devenues des éléments plus simplement décoratifs.

Mais la saillance de la marge joue parfois *contre* le texte. « Quelque discrets, quelque raisonnables, quelque approbateurs qu'ils se veuillent, les *marginalia* crient toujours plus fort que le *textus* », écrit ainsi Gillian Pink à propos de Voltaire²². Ce privilège n'est pas le seul fait de la main du lecteur, qu'il soit bienveillant ou hostile aux propos de l'auteur. Dans bien des secteurs de l'activité humaine, ce qui est porté en marge l'emporte en autorité sur le texte central. Dans le monde marchand, explique le *Dictionnaire de commerce* de Jacques Savary des Brûlons (1723), les apostilles portées par un arbitre en marge d'un mémoire ou d'un compte litigieux sont considérées « comme autant de sentences arbitrales »²³. L'image de la conversation muette que l'on emploie parfois à propos des *marginalia* est ainsi bien inadaptée : les marges manuscrites ont toujours le dernier mot. Anonymisé par son gendre, François Sabatier réaffirme la paternité de ses découvertes dans ses annotations marginales. Un autre type de revanche mérite d'être signalé, à l'heure d'une valorisation accrue du patrimoine écrit²⁴. Il arrive désormais souvent qu'un objet ne vaille plus que pour ses marges, ou surtout pour ses marges. Les livres d'Heures signalés pour la beauté de leurs enluminures ou les ouvrages portant les annotations de personnages célèbres manifestent ce renversement des valeurs, du centre vers la marge et la richesse des appropriations individuelles d'objets partagés. C'est à approcher toutes ces dynamiques que nous convie ce dense petit volume.

Emmanuelle Chapron
Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence

²² G. Pink, *Voltaire à l'ouvrage...*

²³ Jacques Savary des Brûlons, *Dictionnaire universel de commerce*, Paris, 1723, p. 114, article « Apostille ».

²⁴ *La fabrique du patrimoine écrit. Objets, acteurs, usages sociaux*, dir. Fabienne Henryot, Lyon, 2019.